

somme, on le mettrait à la porte de la maison, et qu'il irait chercher sa nourriture où il voudrait. Le reste de ses maigres appointements était destiné à son entretien et à ses menus plaisirs, car, disait M. Dufour dans ses moments de bonne humeur, il faut bien que la jeunesse s'amuse. Tout calcul fait, il pouvait rester à Charles vingt francs pour s'amuser pendant un an.

Cette exploitation du fils par le père dura deux ans environ, et il semble que le pauvre Charles, par sa résignation à supporter une condition si misérable, eût dû se concilier l'affection des deux avarés ; mais bientôt il s'aperçut qu'il n'avait pas réussi. Toujours défiant, cachotiers, les deux vieillards ne lui montraient qu'une mine froide et austère ; ils ne lui parlaient que pour lui faire des sermons sur l'économie et la nécessité du travail ; jamais une caresse, jamais un mot de douceur pour ce pauvre enfant qui ne pouvait plus se souvenir des caresses de sa mère et qui n'avait jamais reçu une marque d'affection de qui que ce fût. Bientôt ils crurent être certains que Charles, lorsqu'il était chez eux, examinait avec plus d'attention que par le passé les visiteurs et les étrangers, qu'il semblait écouter la conversation avec intérêt pour se mettre au courant de leurs affaires. C'en fut assez : ils l'accusèrent d'espionnage et de mauvais dessein. Il était évident que ce fils dénaturé, écoutant les menteuses allégations des gens du voisinage qui désignaient comme riches deux malheureux vieillards qui ne possédaient rien, cherchait à découvrir leurs secrets ; c'était un serpent qu'on avait réchauffé et qui allait mordre ses bienfaiteurs, qui sait où s'arrêteraient ses coupables projets. Il allait faire des dettes sans doute, qu'on se promettait énergiquement de ne pas payer ; mais pouvait-on répondre qu'il n'exécuterait pas quelque attentat criminel sur deux faibles et innocentes créatures ?

De ce moment l'indifférence du père et de la tante à l'égard de Charles Dufour devint de la haine véritable. Ils ne le recevaient plus dans l'intérieur de l'appartement qu'aux heures des repas et, dans les courtes visites du jeune homme, ils lui témoignaient la défiance la plus injurieuse. Pour rien au monde ils ne lui eussent permis d'entrer dans leur chambre le soir ; à table ils n'auraient pas accepté une assiette qui eut passé par ses mains ; ils craignaient un abus de force, ils craignaient le poison et ils disaient sans cesse, à tout propos, que si quelque misérable osait attenter à leurs jours dans l'espérance de les voler, il serait bien déçu dans son attente, car l'année avait été mauvaise, ils avaient perdu ce qu'ils avaient acquis les années précédentes ; c'était leur refrain depuis vingt ans.

Quel qu'il en soit, la misère qui entourait sa

famille n'était si réelle à Charles, on lui avait caché avec tant de soin tout ce qui eût pu lui donner raisonnablement la pensée que son père était riche, qu'à la mort du vieux Dufour il n'eût pas de peine à croire que l'héritage qu'il avait à recueillir ne consistait qu'en dettes et en vieilles loques dont un chiffonnier n'eût pas voulu. Depuis quelques jours seulement des réclamations, des plaintes, des reproches qui lui avaient été adressés par d'anciennes connaissances de son père, par erreur sans doute, puisque la vieille fille avait continué à administrer seule les affaires de l'usurier, lui avaient donné l'éveil. La conversation qu'il venait d'avoir avec M. Ledoux avait surtout ébranlé sa conviction, et au moment où il rentra à la maison de la rue des Canettes, il avait l'intention bien arrêtée de demander cette fois de sérieuses explications à sa tante Philippine sur les bruits divers qui lui étaient parvenus.

Il parcourait à tâtons une allée sombre et humide, éclairée seulement par un vasistas qui ouvrait dans la loge du portier, et il allait gagner l'escalier raide et verroulu qui conduisait à l'appartement de sa tante, quand à travers la lucarne de la loge parut une tête hideuse et refrognée de veille femme, et une voix aigre demanda impérieusement :

— Qui va là ?

— C'est moi, madame Robin, répondit Charles avec distraction sans s'arrêter ; savez-vous si ma tante est déjà couchée ?

— Ah ! c'est vous, monsieur Charles, reprit la portière d'un ton plus maussade encore, sans répondre à la question du jeune Dufour, voilà une belle heure pour rentrer ! tous les locataires sont déjà couchés ! Si ce n'est pas une honte qu'un jeune homme qui vient de perdre son brave homme de père et qui a pour tante une sainte fille comme mademoiselle, mène une pareille conduite ! Je le disais bien, moi, que vous étiez un sans cœur, et..

Charles revint sur ses pas et se plaça en face de cette vieille figure grimaçante encadrée dans le vasistas.

— Madame Robin, dit-il d'une voix calme et ferme, si j'ai souffert quelquefois que vous exprimiez un peu trop franchement votre opinion sur moi, je vous déclare qu'à partir d'aujourd'hui je ne vous le permettrai plus. Je n'ai besoin des conseils de personne, et surtout des vôtres ; n'oubliez pas que jusqu'à ce qu'il me plaise d'en disposer je suis le seul maître de cette maison et que je puis en chasser ceux qui ne me traiteront pas comme j'entends être traité.

Rien ne saurait peindre l'expression de colère, d'étonnement, d'effroi, qui se peignit sur la figure ignoble de Mme Robin. Un muet de nais-